



**HAL**  
open science

## Gérer la variabilité du quotidien au cœur de la rénovation urbaine

Maïlys Toussaint

► **To cite this version:**

Maïlys Toussaint. Gérer la variabilité du quotidien au cœur de la rénovation urbaine. *Idées & territoires*, 2020, 3, pp.27-34. hal-03999278

**HAL Id: hal-03999278**

**<https://hal.science/hal-03999278>**

Submitted on 13 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

# Gérer la variabilité du quotidien au cœur de la rénovation urbaine

Mailys Toussaint, urbaniste, est doctorante au sein de l'UMR AAU - équipe Cresson à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble (Université Grenoble Alpes). Ses travaux portent sur la compréhension des processus d'habitation aux ambiances dans le cadre de la rénovation urbaine du quartier de la Villeneuve de Grenoble.

Cet article propose de se pencher sur les processus permettant de réinstaurer une vie ordinaire au cœur de travaux de rénovation urbaine qui bouleversent la vie quotidienne des habitants. Avant de pouvoir constater le résultat final d'une rénovation urbaine s'opère d'abord une progressive transformation du quartier, au cours de laquelle les pratiques de chacun sont amenées à être reconfigurées. La vie quotidienne déjà constituée, les ancrages et les habitudes qui préexistent dans un quartier, peuvent-être un frein aux changements apportés par la rénovation urbaine, mais lorsque ceux-ci se transforment pour s'adapter à la nouveauté, ils peuvent être source de renouveau.

L'habitation est un processus qui permet à tout un chacun d'instaurer une stabilité dans la vie quotidienne, de se retrouver dans un ordinaire paisible où les diverses sollicitations rencontrées peuvent s'amoindrir ou disparaître. Mais qu'en est-il lorsque la vie quotidienne se retrouve bouleversée par une multitude de transformations qui impactent directement le lieu de vie ? C'est la question que nous nous posons dans un travail de thèse sur les processus d'habitation aux ambiances. Pour cela nous avons étudié pendant trois ans (2015-2018) une étape de la rénovation urbaine du quartier de la Villeneuve de Grenoble. À travers cet article, nous souhaitons partager les premières pistes qui se dégagent de notre travail, en exposant les diverses manières dont les habitants gèrent la variabilité de leur quotidien.

## Entre démolitions et réhabilitations, le cas des habitants des 40 et 50 Arlequin

Le quartier de la Villeneuve est un vaste quartier s'étendant sur les trois communes de Grenoble, d'Échirolles et d'Eybens. Construit dans les années 1970 à 1980 par l'AUA<sup>1</sup>, le quartier dénombre près de 10 000 habitants sur 240 hectares. Mais de nombreuses échelles s'imbriquent dans ce quartier à la taille conséquente et on distingue alors deux Villeneuves, celle de Grenoble et celle d'Échirolles. Cette recherche se déroule à la Villeneuve de Grenoble, à l'intérieur de laquelle nous pouvons encore distinguer plusieurs quartiers, dont celui de l'Arlequin qui sera au cœur de notre recherche. Ce qu'on appelle « L'Arlequin »<sup>2</sup> est une longue barre d'immeuble sinueuse et continue sur près d'un kilomètre et demi. Construit en 1972, il est composé d'environ 2000 logements et traverse le quartier du nord au sud avec une hauteur variable allant jusqu'à quinze étages pour les parties les plus hautes (Parent 1977).

Nous nous sommes intéressés à l'Arlequin parce



L'Arlequin serpente du nord (à gauche de l'image) au sud (droite). Au second plan apparaît le parc, au cœur du quartier de la Villeneuve de Grenoble. Données cartographiques : Google 2016

qu'il a été au cœur des travaux les plus conséquents de ce début de rénovation urbaine. En effet, l'Arlequin est comparé à une muraille depuis les années 90. Il participerait à la ségrégation physique et sociale du territoire de par son gabarit massif et son implantation qui marquent la limite entre le quartier de la Ville-

<sup>1</sup> L'article « Quand la ville fait peau neuve : les années grenobloise de l'AUA » de Sybille Le Vot dans l'ouvrage AUA. Une architecture de l'engagement. 1960-1985 retrace le travail et l'implication des membres de l'AUA (l'Agence d'Urbanisme et d'Architecture) lors du projet des Villeneuves de Grenoble-Échirolles.

<sup>2</sup> L'Arlequin doit son nom « à la polychromie des façades », et il sera « la première expression des réponses de l'équipe Villeneuve à ce vaste programme » (Blin, 1988, p. 82).

neuve, désormais classé en Zone Urbaine Sensible, et le reste de la ville. Cette idée de muraille sera un des enjeux du projet de rénovation. C'est en 2008 que la Villeneuve de Grenoble est sélectionnée par l'ANRU<sup>3</sup> qui accompagne alors la ville de Grenoble pilotant le projet de renouvellement urbain du quartier. Pour penser le projet de rénovation, certains éléments du Schéma de Cohérence Urbaine des Quartiers Sud (précédemment validé en 2004 – et proposant déjà des aménagements pour ce quartier) seront repris, dont notamment l'idée d'ouvrir le quartier sur l'extérieur en réalisant des percées par démolition de tranches de l'Arlequin. Après de fortes mobilisations de la part des habitants (Gabriel, Cohen et Breynat 2016), et l'abandon de certaines démolitions, la démolition d'une partie du 50 Arlequin et d'un parking silo au pied de celui-ci seront réalisées entre 2012 et 2013<sup>4</sup>.

L'Arlequin est composé de dix-huit montées collées les unes aux autres et numérotées de 10 en 10, allant du 10 Arlequin au 170 Arlequin. Leurs entrées se trouvent sous le bâtiment dans ce qu'on appelle la galerie de l'Arlequin. Créée par la surélévation du bâtiment sur de hauts piliers, la galerie est conçue comme une rue piétonne où se concentrent les entrées des montées. Certaines entrées ont leurs ascenseurs et escaliers directement accessibles par tous dans la galerie. Mais toutes ces montées sont aussi connectées entre elles par des coursives qui desservent les logements, ces couloirs se rejoignent et permettent de passer d'une montée à l'autre sans repasser par le sol. Un autre objectif du projet de rénovation est alors de résidentialiser l'Arlequin par une segmentation et une sécurisation du bâtiment. Cet objectif a vocation de s'appliquer à l'ensemble du bâtiment, mais lors de cette première phase des travaux, deux montées seulement seront concernées : les 40 et 50 Arlequin. Ainsi, après le choc et la violence des démolitions (Veschambre 2008), commence une lourde réhabilitation en site habité dans ces deux montées de logements sociaux<sup>5</sup>.

<sup>3</sup> L'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine (ANRU) accompagne et finance des projets urbains pilotés par les villes pour rénover des quartiers classés en Zone Urbaine Sensible à travers la mise en œuvre de Programme National pour la Rénovation Urbaine (PNRU).

<sup>4</sup> L'ouvrage Plaidoyer pour Villeneuve. Pouvoir d'agir et planification démocratique face à la rénovation urbaine de l'Arlequin, réalisé par David Gabriel, Morgane Cohen et Seb Breynat, retrace la longue mobilisation habitante face au projet de rénovation urbaine. Les auteurs fournissent également une explication détaillée des différentes étapes de la constitution du projet de renouvellement urbain, et reviennent notamment sur la constitution et les enjeux du Schéma de Cohérence Urbaine des Quartiers Sud mentionné précédemment.

<sup>5</sup> Le bâtiment de l'Arlequin avait dès le départ été conçu comme un lieu de mixité sociale en mélangeant logements sociaux et logements en accession (et d'autres types de logements). Au fil des années, cette mixité s'est clivée par montées, avec certaines montées appartenant à différents



Les montées du 40 Arlequin (à gauche) et du 50 Arlequin (à droite) durant les travaux de réhabilitation. Photographie Maïlys Toussaint, 28 janvier 2016.

Le 40 Arlequin est composé de 154 logements appartenant à la SDH (Société Dauphinoise de l'Habitat) et le 50 Arlequin, dont la moitié a été démolie, est désormais composé de 89 logements appartenant à Actis. Les deux chantiers sont indépendants (le 40 Arlequin est réhabilité par Eiffage Construction, et le 50 Arlequin par Bouygues Bâtiment Sud-Est), mais comprennent globalement les mêmes objectifs de résidentialisation en coupant les continuités avec les autres montées et en divisant chaque montée en deux montées distinctes. Il y a donc la création d'un hall d'entrée supplémentaire dans chaque montée avec l'ensemble des halls sécurisés par digicode. D'importants travaux de façade sont aussi réalisés pour l'isolation, avec l'impressionnant remplacement de panneaux entiers des logements au 40 et le remplacement des baies vitrées et balconnières au 50. L'intérieur des logements est également rénové. Certains habitants ont quitté leur logement avant et pendant les travaux, et d'autres sont restés. Ainsi, près de la moitié des logements sont habités pendant cette réhabilitation qui se déroule de 2015 à 2018. C'est à ce moment que nous menons notre travail d'enquête, lorsque les habitants vivent au cœur de travaux incessants, non seulement à l'intérieur de leur logement, mais aussi dans les couloirs, ascenseurs, et escaliers, en façade et pied d'immeubles, sans compter les démolitions de deux autres parkings silos au pied du 50 Arlequin.

baillleurs sociaux de la ville, certaines montées exclusivement composées de propriétaires et quelques montées où sont encore mélangés propriétaires et locataires.

## Déceler les signes d'habitation dans un quotidien inquiété

Pendant ces travaux c'est autant le bâtiment que la vie quotidienne qui se trouvent transformés, et c'est dans ce moment de rupture du quotidien que nous nous interrogeons sur les processus d'habitation. Si l'habitude reste une notion équivoque entre sa capacité à rendre les gestes plus adaptés à une situation, et sa capacité à rendre les actions automatiques et insensibles (Romano 2011), l'habitation est tout aussi équivoque puisqu'elle peut être à la fois synonyme de familiarisation et d'adaptation que de désensibilisation. Mais en tant que processus, l'habitation est ce qui permet d'apprivoiser le monde « par la lente transformation alchimique d'une expérience originale en une vie ordinaire » (Bégout 2004, p. 188). Ce processus se déroule de manière cyclique, d'un stade de stabilité qui, une fois perturbé, nécessite à nouveau l'instauration d'une stabilité dans le quotidien. Ainsi, la vie quotidienne se déroule avec son lot de perturbation et de stabilisation du quotidien, l'habitation permettant à chacun l'accueil de la nouveauté dans une stabilité réconfortante. Pour cette étude, nous avons enquêté et observé le quotidien de la rénovation urbaine à travers diverses méthodes<sup>6</sup> pour constituer un corpus de données. Nous avons réalisé des récits d'expérience, retraçant nos parcours sur les lieux, comprenant des observations, questionnements et ressentis, mais aussi des échanges avec les personnes rencontrées.

<sup>6</sup> Notre article « « Vous prenez quoi en photo là ? » Une approche du quotidien de la rénovation urbaine » publié en 2019 retrace de manière plus approfondie les méthodes d'enquêtes déployées et questionnées lors de ce travail d'enquête.



Vue sur le 50 Arlequin depuis les étages du 40 Arlequin. Les traces des appartements démolis apparaissent encore sur la façade du 50, au centre de l'image. Photographie Maïlys Toussaint, 16 mars 2016



L'étape délicate du remplacement des façades au 40 Arlequin. Les anciennes façades (orange et blanc) en haut, et les nouvelles façades (gris et blanc) en bas. L'appartement ouvert au milieu est ici vide de locataires. Dans les logements habités, des panneaux provisoires sont installées en retrait à l'intérieur des logements. Photographie Maïlys Toussaint, 28 janvier 2016.

Nous avons mené des entretiens avec des acteurs du quartier (bailleurs, associations, etc.) et des habitants, et mené un travail de suivi photographique des lieux.

Ces méthodes ont pour point commun l'objectif de recueillir ce que nous appelons des « signes ». Ces signes, que nous allons présenter, sont des phénomènes observables sur le terrain et exprimés dans les entretiens. Ils relèvent de l'ordinaire et de la variabilité du quotidien, ou encore du rapport vécu. Nous avons défini quatre catégories de signes : les *stigmates*, les *brèches*, les *traces* et les *indices*. Sorte d'outils de lecture, ils nous permettent d'identifier des processus d'habitation à l'œuvre, mais ils permettent aussi d'enquêter et d'étudier ces lieux sensibles. Enquêter en portant attention aux signes permet de considérer les détails du quotidien, des détails qui peuvent passer comme insignifiants dans le paysage de la rénovation urbaine. Et étudier par les signes invite à en saisir la portée au travers de ce qu'ils racontent lorsqu'ils sont pris dans leurs contextes. Ces signes sont stabilisés en tant que données à travers l'écrit (des entretiens et des récits) et les images (photographies).

Les *stigmates*<sup>7</sup> sont des signes proches de la cicatrice, ils traduisent ou rendent manifeste un événement ou un phénomène passé, douloureux et/ou problématique, qui a laissé sa marque sur un objet ou une personne. Lors de notre enquête, nous avons pu

<sup>7</sup> Pour le terme de stigmaté, nous nous sommes inspirés du travail de Camillo José Vergara, et notamment de son ouvrage « The American Ghetto » où, à travers un suivi photographique de l'évolution des ghettos américains, il fait ressortir ce qu'il appelle des stigmates, révélateurs des conditions des habitants et de l'état des quartiers. Nous nous inspirons également de son travail pour notre méthode de suivi photographique de l'évolution des travaux de rénovation urbaine à la Villeneuve.

observer de nombreux stigmates. Certains sont liés à la réputation du quartier qui peut affecter les habitants, et d'autres sont liés aux travaux. Lors d'une visite, un habitant nous interroge sur ce que nous prenons en photo. Quand nous lui demandons s'il accepterait de parler de son quotidien, il répond « non j'en ai marre de leur parler », faisant référence à toute l'équipe en charge de la rénovation. Son refus de parler manifeste le stigmate d'une trop forte sollicitation. Comme d'autres signes le révéleront, lui et de nombreux habitants sont affectés d'être perpétuellement sollicités par les travaux tout en ne se sentant pas écoutés.

Les *brèches*<sup>8</sup> sont quant à elles une discontinuité dans l'expérience. Elles peuvent provoquer une interrogation, une gêne, ou encore un manque. Les brèches les plus prégnantes sont les nuisances des travaux qui pénètrent jusqu'à l'intérieur des logements. Pendant les travaux, les multiples interventions des ouvriers sont des brèches dans la sphère privée qu'est le logement, et les habitants doivent jongler avec les différentes dates et heures d'intervention. Un habitant du 50 nous raconte qu'il ne peut plus travailler chez lui parce qu'il ne sait jamais quand il y aura du bruit. Pour cela, il a essayé d'en discuter avec l'équipe de chantier pour connaître les dates d'intervention et s'y adapter, mais en vain. Une habitante du 40 nous dira que le pire c'est le bruit, tout le temps. Le bruit semble être la pire des nuisances, et probablement parce que ni murs ni portes ne peuvent l'arrêter, il s'imisce à tout moment, et sans pouvoir combler la brèche, il fait partie de ces sollicitations dont on ne peut se protéger, ce qui le rend insupportable.

Les *traces* sont ce qu'il reste d'un phénomène qui s'est déroulé. Quelque chose s'est passé, et une partie en est restée observable et manifeste. Parmi ces traces on peut relever la poussière, omniprésente dans les couloirs, qui s'imisce dans les logements. Une habitante témoigne qu'ils en ont tous marre de nettoyer la poussière derrière les ouvriers, une poussière qui reviendra et qu'ils devront encore nettoyer.

Les *indices*<sup>9</sup> sont des phénomènes qui

<sup>8</sup> Pour le terme de brèches, nous nous sommes inspirés des travaux de Yves Chalas, Henri Torgue et Pierre Sansot dans le rapport de recherche « L'imaginaire technique ordinaire » qui utilisent cette notion de brèche pour étudier les pratiques quotidiennes. Bien que nous détournions ce terme en lui donnant une signification différente, l'idée principale étant que c'est à travers les brèches que peut se manifester un ordinaire qui n'est pas ou plus.

<sup>9</sup> Pour le terme de trace et d'indice, nous nous inspirons de la méthode indiciaire notamment mise en avant par Carlos Ginzburg que nous pouvons retrouver dans son article « à propos d'indices : Morelli, Freud & Sherlock Holmes ». L'idée étant de considérer les détails comme des indices révélateurs et de travailler à leur mise en corrélation, et c'est est ordonnancement qui permet de passer de faits « apparemment insignifiants » à « une réalité complexe » (Ginzburg 2015, p. 111).



Les couloirs desservant les appartements du 40 Arlequin, pendant les travaux. Photographie Maïlys Toussaint, 22 octobre 2016.



Panneau de signalisation et indications pour les déplacements piétons dans les galeries de l'Arlequin. Photographie Maïlys Toussaint, 19 mars 2016.

piste à suivre et ont souvent besoin d'être associés à d'autres pour révéler tout leur sens. Lors d'un entretien avec l'un des bailleurs sociaux, nous apprenons qu'il existe un poste de chargé de « négociation et d'explication », une information qui nous met sur la piste d'un processus de négociation qu'il existe pour le bon déroulement des travaux lorsque les habitants, pour des raisons très diverses, n'ouvrent pas leur porte. D'autres indices sont visuels, comme le panneau de signalisation en forme de sens interdit que nous rencontrons en marchant dans les galeries de l'Arlequin. Ce panneau est accompagné d'une écriture au feutre (probablement inscrite par un habitant) indiquant au marcheur qui souhaitait passer sous l'entrée du 40 Arlequin

le nouveau chemin à emprunter pour contourner sans encombre ce nouveau « sens interdit piéton ».

## Faire face au quotidien inquiété par la rénovation urbaine

Les signes offrent une plongée dans les détails du quotidien, et en les associant avec l'expérience vécue des habitants, nous pouvons identifier des stratégies déployées pour faire face à ce quotidien inquiété. Les premières pistes qui se dégagent de notre travail mettent en évidence le mode d'emploi, l'enquête, la négociation, l'évitement et le supporter.

Lorsqu'un habitant tente de connaître les dates et les heures d'interventions à l'avance, il tente d'en obtenir le mode d'emploi. En étant informé sur le déroulement des travaux, il pourra déployer des actions qui faciliteront son adaptation. Le mode d'emploi permet de reconfigurer presque immédiatement ses pratiques et ses habitudes par le biais d'informations rapides à saisir permettant de savoir ce qu'il faut faire (ou ce qu'il est possible de faire). L'indication des cheminements piétons déviés pendant les travaux est l'exemple d'un mode d'emploi fonctionnel. Les panneaux de signalisation permettent une lecture rapide du terrain et de s'y adapter quasi instantanément.

De nombreux habitants mènent l'enquête, notamment pour trouver l'origine de nuisances. Certains enquêtent pour trouver ceux ou celles qui lancent des déchets par les fenêtres. Mais l'enquête est en réalité omniprésente. L'habitant qui cherche le mode d'emploi des travaux est lui aussi en train de mener sa propre enquête. Nous entendons ici l'enquête comme la notion d'*enquête de sens commun* avancée par Dewey (1993), comprenant l'enquête non pas comme réservée au chercheur ou à l'enquête policière, mais comme un mode d'accès à la connaissance utilisé par tout un chacun, permettant de s'adapter à son environnement. L'enquête, en permettant d'identifier et de comprendre un trouble, rend envisageable une intervention et permet de trouver des manières d'agir, elle permet alors de réduire ce trouble par le biais de la connaissance.

La négociation représente une stratégie pour tenter d'adapter son environnement en même temps qu'on tente de s'adapter à lui. Lorsque la nuisance est difficile à gérer, les habitants tentent par exemple de

négocier un regroupement des interventions dans les logements. Un regroupement qui permettrait d'être moins sollicités tout en considérant les impératifs du chantier. La négociation tente d'établir des règles plus ou moins communes qui faciliteraient au mieux la vie de chacun. Mais lorsque ni l'habitation ni la négociation ne sont possibles, les manières de gérer la variabilité relèvent plutôt de l'évitement et du supporter. Les évitements, ce sont quand les habitants refusent d'ouvrir leur porte, ou refusent encore de dialoguer avec les enquêteurs. C'est aussi le personnel associatif qui ne veut pas travailler au milieu des perceuses. C'est là un moyen de « faire avec » assez radical, un choix affirmé de ne pas se confronter à un phénomène qui pourrait nous atteindre. Et lorsque ni la négociation ni l'évitement ne sont possibles, il ne semble rester que la possibilité de supporter. Les habitants parlent du fait de « supporter » ou de « ne pas supporter » certaines nuisances incessantes comme le bruit ou la poussière. Supporter, c'est attendre en attendant que les phénomènes cessent. Mais ces phénomènes doivent être envisagés comme temporaires et doivent représenter un intérêt à l'attente pour ne pas passer du domaine de l'insupportable à l'intolérable (Breviglieri 2009).

## Conclusion

Le mode d'emploi et l'enquête sont des manières de gérer la variabilité de la vie quotidienne tandis que la négociation, l'évitement, et le supporter semblent se déployer lorsque les possibilités d'habitation sont réduites. Le mode d'emploi et l'enquête sont dans le domaine de l'agir, tandis qu'éviter, négocier et supporter se trouvent plutôt liés au pâtre, au comment « vivre avec ». Mais dans chacune de ces stratégies se trouve un aller-retour entre l'agir et le pâtre, entre le « faire » et le « faire avec », puisqu'il y a l'expérience vécue, ce qu'elle procure, et comment on y réagit. L'habitation, c'est alors autant une régulation de ce que procure l'expérience, qu'une régulation des manières de faire et de réagir vis-à-vis de cette expérience-là. Mais l'habitation peut sembler parfois impossible, comme lorsque les événements sont brutaux et affectent les identités, notamment de par la violence symbolique et la stigmatisation que peut produire la démolition (Veschambre, 2008).

Au cœur de ces transformations, l'habitation ou non des habitants peut avoir un impact sur le projet urbain. En effet, nous savons que les usages et pratiques qui se déploient dans un projet peuvent en transformer ses attendus. En comprenant alors comment se gère la variabilité du quotidien et se réinstalle une vie quotidienne, on peut espérer mieux accompagner les projets de transformation urbaine sur l'existant. À partir de connaissances sur ces processus d'habitation, c'est alors autant le déploiement du projet urbain que le bien-être des habitants qui peuvent se voir améliorés. Et c'est ce vers quoi veut tendre cette recherche. En envisageant le quotidien de la rénovation à travers les signes, nous souhaitons proposer une manière de regarder les territoires en recomposition, ainsi qu'une manière d'appréhender les transformations apportées par le projet urbain. L'approche par les signes et les détails permet de mieux saisir et considérer le quotidien des habitants, mais aussi des professionnels qui interviennent. Nous avons vu que les gênes, difficultés, et perturbations peuvent se transformer en souffrance (notamment lorsqu'elles sont intenses ou répétées), et la souffrance semble concorder avec une habitation limitée. Nous pensons alors que c'est dans la limite ou la bonne gestion des diverses perturbations que peut se déployer ou se redéployer une vie quotidienne (et que peut donc être mieux accompagné un projet urbain et un bien-être habitant). Dans notre enquête, nous constatons que les professionnels intervenant

dans cette rénovation déploient et utilisent ces mêmes stratégies décrites ici, autant pour eux que pour les habitants. Eux aussi font l'usage du mode d'emploi pour faciliter l'adaptation, de la négociation pour ménager les intérêts des habitants et de ceux des travaux, et font l'usage de l'enquête pour comprendre et agir. Mais ces manières de faire restent à améliorer puisque des habitants ont exprimé leur ressenti d'avoir été pris en otage par ces travaux et ont tenté de négocier un dédommagement financier pour les nuisances subies. Les cinq stratégies présentées sont les premières pistes que nous avons pour faciliter, accompagner ou rendre possible l'instauration d'une vie quotidienne dans la rénovation. Mais limiter la perturbation du quotidien est aussi un travail de chacun, autant de ceux qui réorganisent l'espace que de ceux qui les habitent. Et nos mots concernent alors là autant l'habituation de l'habitant, que celle du professionnel et du chercheur. En dehors de l'évitement et du supporter (qui permettent plutôt de limiter et de s'affranchir des sollicitations), il est possible de gérer les perturbations en enquêtant pour comprendre, en négociant pour trouver un commun, et en partageant les modes d'emploi. L'enquête mène à une compréhension contextualisée de la vie des habitants au sein des enjeux du projet. En s'intéressant aux signes, et notamment aux stigmates, on remarque que derrière un refus de parler peut se cacher une souffrance. Une souffrance qui, en limitant le processus d'habituation, impacte le bien-être habitant tout autant que le déroulement des travaux. L'enquête permet alors de prendre des décisions et d'agir en connaissance de cause (autant pour les habitants que pour les professionnels). La négociation pour trouver un commun est peut-être une étape clé de ces processus d'habituation puisque c'est là où chacun peut déterminer ce qui va exister dans son quotidien et ce à quoi il va s'habituer ou non. L'ouverture à la négociation permet, en pesant les arguments des uns et des autres, d'accepter et d'envisager des ouvertures ou des pas de côtés, où chaque protagoniste peut se positionner vis-à-vis de ce qu'il serait acceptable d'avoir à changer dans son quotidien. Et enfin, si partager les modes d'emploi facilite clairement les habituations en utilisant l'apprentissage comme un levier, c'est aussi la stratégie qui met le plus en évidence le fait qu'il y ait d'autres critères qui interviennent dans l'évolution d'une habitude. Le mode d'emploi des démarches à suivre pour installer de nouvelles pratiques écologiques, comme le tri des déchets et l'économie d'énergie, ne permet pas de reconfigurer des habitudes aussi facilement que le mode d'emploi des déviations piétonnes. Les habi-

tuations vis-à-vis d'une modification du quotidien se déroulent plus facilement ou non selon qu'elles soient temporaires ou permanentes, selon qu'elles soient acceptées ou refusées, faibles ou intenses, ponctuelles ou répétées, ou encore simples ou complexes. Cela peut alors nous mener à une réflexion sur la temporalité, l'acceptation, l'intensité, le rythme et la complexité des perturbations. Ces premiers éléments de réponse soulèvent de nombreuses questions, notamment sur les subtilités des processus d'habituation, qui peuvent présenter des nuances, des graduations peut-être, qui peuvent aussi être propres à chaque individu. Que se passe-t-il lorsque l'habituation est empêchée ? Quelles en sont les implications et conséquences ? Comment se constitue ou se perd un pouvoir d'agir ? Qu'est-ce qui ferait donc passer de l'agir au subir, et du subir à l'agir ? Autant de pistes dans lesquelles nous espérons nous plonger en continuant nos recherches.



## Bibliographie

BÉGOUT, Bruce. 2004. « Esquisse d'une théorie phénoméno-logique de l'habitude » *Alter*, n° 12 : p. 173-190.

BLIN, Pascale. 1988. *L'AUA : mythe et réalités : l'Atelier d'urbanisme et d'architecture, 1960-1985*. Paris : Electa Moniteur

BREVIGLIERI, Marc. 2009. « L'insupportable. L'excès de proximité, l'atteinte à l'autonomie et le sentiment de violation du privé » in Breviglieri, Marc et Lafaye, Claudette et Trom, Danny. *Compétences critiques et sens de la justice*. Paris : Economica.

COHEN, Jean-Louis et GROSSMAN, Vanessa. 2015. *AUA. Une architecture de l'engagement. 1960-1985*. Paris : Dominique Carré.

DEWEY, John. 1993. *Logique : la théorie de l'enquête*. Paris : Presse Universitaire de France.

GABRIEL, David, Morgane COHEN et Seb BREYNAT. 2016. *Plaidoyer pour Villeneuve. Pouvoir d'agir et planification démocratique face à la rénovation urbaine de l'Arlequin*. Paris : PUCA, coll. « Recherche ».

GINZBURG, Carlos. 2015. « À propos d'indices : Morelli, Freud & Sherlock Holmes » in Eco, Umberto et Sebeok, Thomas. *Le signe des trois*. Dupin, Holmes, Pierce. Presse Universitaire de Liège : Liège.

LE VOT, Sybille. 2015. « Quand la ville fait peau neuve : les années grenobloise de l'AUA » in Cohen, Jean-Louis et Grossman, Vanessa. *AUA. Une architecture de l'engagement. 1960-1985*, p. 178-190. Paris : Dominique Carré.

PARENT, Jean-François. 1977. *Villeneuve de Grenoble- Echirolles. Objectifs et réalisations (1961-1977)*. Grenoble : Société d'Aménagement du Département de l'Isère (SADI).

ROMANO, Claude. 2011. « L'équivoque de l'habitude » *Revue germanique internationale*, n°13 : p. 187-204.

TOUSSAINT, Maïlys. 2019. « « Vous prenez quoi en photo là ? » Une approche du quotidien de la rénovation urbaine » *EspacesTemps.net*, Travaux [mis en ligne le 23 août 2019]

VESCHAMBRE, Vincent. 2008. *Traces et mémoires urbaines : enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la démolition*. PUR : Rennes.

VERGARA, Camilo José. 1995. *The New American Ghetto*. New Brunswick : Rutgers University Press.